

Szilvia CZINGEL



Le Mikvé ou bain rituel – le corps de la femme juive orthodoxe et son interprétation dans le milieu juif hongrois entre les deux guerres mondiales

La population juive de Hongrie représentait entre les deux guerres mondiales, et jusqu'à 1944, environ 5% de la population totale. La présence d'une population juive en Hongrie est attestée de longue date, mais les ancêtres des juifs hongrois contemporains sont arrivés au fil de diverses vagues migratoires, à partir du 17^{ème} siècle, et surtout pendant la seconde moitié du 18^{ème} siècle, venant notamment d'Autriche, de Bohême, de Moravie. D'autres venaient du Nord-Est, de Russie ou encore de Pologne. Entre les deux guerres mondiales, environ 50% de la population juive était orthodoxe, c'est-à-dire fidèle à la loi écrite (Braham 1997: 121). Ce sont majoritairement les orthodoxes qui pratiquaient le rituel de l'immersion dans un bain purificateur appelé *mikvé*. A la fin du 19^{ème} siècle se développe en Hongrie le judaïsme néologue, en opposition au judaïsme orthodoxe. Cette branche progressiste était principalement représentée au sein de la bourgeoisie urbaine. Les juifs néologues ne respectaient pas toutes les règles compliquées et strictes de la loi, mais il leur arrivait également d'utiliser le mikvé comme rituel de purification.

Lors du bain rituel dans le mikvé, hommes et femmes procèdent à une immersion totale de leur corps dans un bassin. L'immersion dans le mikvé

constitue le commandement le plus important de la communauté juive orthodoxe, au point que la construction du mikvé revêt une importance encore supérieure à celle de la synagogue, dans la mesure où la distinction entre l'impureté et la pureté constitue une question centrale autour de laquelle tourne la vie de la communauté, le mikvé représentant un seuil symbolique dans la restauration de l'état de pureté, qui requiert à ce titre un rituel. Ce dernier est complexe et très réglementé, particulièrement en ce qui concerne les femmes, qui pratiquaient des ablutions dans le mikvé en vue de purifier leur corps après le cycle menstruel, tandis que l'utilisation du mikvé était moins strictement codifiée dans le cas des hommes. On s'en servait également pour laver les ustensiles de la cuisine cachère et pour y plonger le corps d'hommes importants après leur mort. Le mikvé n'est pas un bain hygiénique, même s'il fallait se laver avant immersion, la propreté corporelle constituant une condition préalable à la purification spirituelle.

Dans le livre d'Aryeh Kaplan *Waters of Eden* (« Les eaux de l'Eden »), on peut lire le récit de la lutte héroïque d'une communauté juive orthodoxe russe, qui tente de construire clandestinement, malgré l'interdiction prononcée par les autorités, un mikvé pour une poignée d'hommes (Kaplan 1993). Quand on lui demande pourquoi prendre de tels risques à la seule fin de construire un bassin clandestin, le héros répond : « Sans cela je n'aurais pas pu vivre comme juif ».

Sens ou interprétation du mikvé

L'anthropologue Mary Douglas propose dans son essai *Purity and Danger* (en français: *De la souillure : Essais sur les notions de pollution et de tabou*) une analyse comparative des règles au moyen desquelles les différentes cultures définissent et séparent la pureté et l'impureté. Selon sa thèse, la définition de la pureté et de l'impureté entre dans le système symbolique qui appartient à l'ordre social spécifique d'une culture. Certaines activités physiques, certaines fonctions ou états du corps associés à la souillure, tels le cycle menstruel des femmes, menacent l'ordre social s'ils franchissent les frontières que définit pour eux la culture – en l'occurrence : la culture juive.

C'est à ce titre que le sang menstruel est regardé comme impur dans les sociétés qui séparent de manière stricte les rôles respectifs de la femme et

de l'homme. On peut néanmoins s'assurer que les structures et fonctions sociales accèdent à la pureté et s'y maintiennent, par anticipation des situations présentant un risque de souillure (Douglas 1966).

Les «sens cachés» d'une culture renvoient, au fond, à ses présuppositions tacites. Le symbolisme du corps humain comporte les significations les plus intimes : le corps correspond à une forme de système fermé, et ses limites/frontières définissent toutes les lignes de démarcation qui sont susceptibles d'être transgressées. Dans la religion juive, le sang (non seulement humain mais également animal) représente une source de danger permanente, et, pour cette raison, la vie des pratiquants se trouve régie par un grand nombre de règles visant à prévenir la menace qu'il fait planer. Les frontières qui séparent ou lient, ainsi que leur resserrement ou leur approfondissement, peuvent être analysées en considérant la relation qu'entretiennent les juifs hongrois de la campagne avec les paysans parmi lesquels ils vivent. Les plus importantes frontières symboliques qui les séparent transparaissent le plus clairement dans les pratiques alimentaires et dans les traditions et lois liées à la pureté corporelle, qui, en réglementant tous les aspects de l'existence, visent à préserver l'intégrité du corps social.

La pureté absolue du corps social ne devant subir aucune altération, les lois de pureté prescrites par la religion se donnent pour objectif d'en défendre les frontières contre les menaces extérieures.

La préservation de la santé devient un commandement religieux pour l'individu, qui devra attacher une importance toute particulière à ses orifices en raison de leur emplacement frontalier, qui les expose à la souillure venue du dehors : il devra par exemple surveiller «les entrants» (nourriture cachère) et «les sortants» (sang menstruel). La peau étant la frontière du corps, elle devra être parfaitement propre et intacte, sous peine de menacer sa structure d'ensemble. C'est pour cette raison qu'on examine la gorge de l'animal avant de le tuer ou la peau de la femme avant son immersion dans le mikvé.

Pour les juifs, la séparation est un facteur déterminant et constant. Le sens même du mot *cachère* est en soi très complexe, et l'homme cachère se définit en fonction de diverses déterminations. L'aliment cachère, le corps cachère ou les objets cachère font partie intégrante d'une micro-communauté des lignes de partage.

L'opposition du pur et de l'impur (dangereux), du cachère (convenable) et du *tréfli* (non-convenable) constitue l'une des clés de voûte de la tradition juive. Le mot hébreu *kasher* signifie la convenance rituelle, c'est-à-dire qu'il

renvoie à ce qui est regardé comme « pur » et comme approprié/convenable par les différentes traditions religieuses, sa caractéristique principale étant un certain degré de supériorité qualitative. Même si le terme *cachère* est utilisé le plus souvent pour qualifier des aliments, il peut également être employé pour désigner des choses bien plus variées. Tout ce qui est considéré comme non-convenable, voire dangereux, est susceptible d'être désigné en judéo-hongrois par les termes « *tréfli* » pour les aliments et « *pászúl* » pour les objets.

La pureté rituelle repose chez les juifs sur un système de réglementation dérivé des lois bibliques. La *Tohora* (lois de pureté) décrit en douze traités les différentes impuretés et maladies susceptibles d'affecter les individus, principalement les hommes. Parmi les six ordres de la *Mishna*, c'est le dernier qui traite des lois de pureté prescrites par la *Torah*, lesquelles préparent à une purification rituelle de l'âme et du corps, tout en remplissant d'importantes fonctions liées à la santé et à l'hygiène. Car les puretés spirituelle et physique sont inséparables pour quiconque souhaite recevoir la bénédiction de Dieu.

Le *mikvé* permet de rétablir l'ordre en fonctionnant comme un seuil rituel conduisant à la purification qui s'accomplit dans l'immersion rituelle. Dans la culture juive le sang est considéré comme impur (la viande, pour devenir *cachère*, doit être préalablement saignée pour pouvoir être jugée propre à la consommation).

La première fonction du *mikvé* en ce qui concerne la femme juive est la préservation de l'unité conjugale. Après l'immersion dans le *mikvé*, lors du douzième jour suivant le premier jour des règles (cinq jours de règles suivis de sept jours de purification), les époux peuvent se livrer au commerce sexuel, à condition de suivre les prescriptions de la *Torah*. L'immersion restaure la pureté de l'épouse, la rend *cachère*, et de la sorte propre à suivre le commandement biblique « croissez et multipliez, remplissez la terre ». Beaucoup de juifs pensent que c'est ainsi que se peuvent préserver le désir sexuel et l'harmonie du couple. La question se pose cependant de savoir dans quelle mesure le rituel du *mikvé* pourrait comporter par ailleurs des éléments profanes. Car même si le *mikvé* est avant tout un lieu de rituel religieux, bien des pratiquants le percevaient en outre comme un objet rattaché à la fonction profane de l'ablution purement hygiénique, dans la mesure où l'on ne pouvait s'y plonger qu'avec un corps parfaitement propre.

La place et la construction du mikvé

« On ne peut rien cacher dans un mikvé » – dit un témoignage recueilli en Hongrie. C'était un endroit très fermé, que fréquentait essentiellement la communauté orthodoxe. La population non juive voyait le mikvé comme un lieu à la fois curieux et mystérieux, où se déroulaient des activités secrètes. Les chrétiens l'appelaient « bain juif », et n'utilisaient pas le terme d'origine hébraïque *mikvé*. Dans les villes et villages où vivait une communauté juive orthodoxe importante, la construction d'un mikvé était naturellement obligatoire, puis que l'immersion dans le mikvé était regardée comme un des principaux commandements de la Torah, et que la construction du mikvé avait priorité sur celle de la synagogue. Le mikvé était construit à côté de cette dernière, ou à proximité de la maison du rabbin. Là où il n'y avait pas de mikvé, les membres de la communauté devaient aller dans la localité la plus proche où ils pouvaient en trouver un. Cela dit, avant l'Holocauste, les communautés juives rurales étaient pour la plupart dotée d'un mikvé.

Le mikvé était aussi un lieu mystérieux pour les enfants juifs. Les jeunes garçons pouvaient entrer dans le bain, mais n'avaient le droit de procéder à l'immersion qu'à leur majorité religieuse, à partir de l'âge de treize ans. Les jeunes filles, quant à elles, ne commençaient le rituel qu'après leur mariage. A la maison, on évitait de parler du mikvé devant les enfants. Plusieurs témoignages racontent comment la mère de famille s'éclipsait de la maison une fois par mois, vers le soir, sans jamais expliquer par la suite où elle s'était rendue. L'un de ces témoignages illustre bien le sentiment d'un enfant juif de l'époque : « A Mátészalka, [petite ville au nord-est de la Hongrie actuelle] un bâtiment mystérieux et sans crépi faisait face à l'école. Il y avait de petits bassins et on entendait un bruit d'eau. On ne voyait y entrer ou en sortir que des femmes. Ma mère ne répondait pas lorsque nous lui demandions ce qu'était cette maison. Les garçons plus âgés riaient et chuchotaient entre eux. C'était le bain rituel. »¹

L'édification d'un mikvé était très réglementée. Un spécialiste désigné par le rabbin devait concevoir le plan et diriger la construction. Voici le plan du mikvé d'une communauté orthodoxe de la ville de Salgótarján,

¹ Témoignage de Endre Fülep recueilli par Szilvia Czinger en 2006. Propriété de la Fondation Centropa.

située au nord-est de la Hongrie actuelle. Le plan montre l'état du bâtiment en 1931. La structure intérieure illustre bien les étapes successives par lesquelles il fallait passer avant de procéder à l'immersion. En 1930, la population juive de cette ville comptait 1135 membres, soit 6% de la population totale.

Dans le mikvé de Salgótarján, il y avait des parties distinctes, réservées les unes aux femmes, les autres aux hommes, mais certaines parties, comme les cabines de déshabillage, étaient mixtes. On y trouvait en outre des casiers, une douche, six baignoires et deux bassins rituels, un pour les hommes et un pour les femmes. Les hommes et les femmes allaient au mikvé à des moments différents. Les femmes n'y allaient jamais avant le coucher du soleil, tandis que les hommes y allaient dans la journée. Sur la porte du mikvé se trouvait une *mezouzah* (rouleau portant des textes de la Torah, placé dans une boîte) qu'il fallait toucher avant de pénétrer dans le bain.

L'eau du mikvé

Les eaux utilisées pour le mikvé devaient être des eaux issues directement de la nature : de la rivière, d'un lac ou de puits. On utilisait aussi les eaux pluviales recueillies dans des réservoirs placés sur le toit du mikvé ou creusés dans le sol à côté du bâtiment. Les eaux canalisées étaient exclues, en raison de l'association symbolique entre l'eau du mikvé et celle qui coulait dans le Jardin d'Eden, symbole de la création parfaite. Selon la tradition, Adam, après avoir été chassé du Jardin d'Eden s'était assis dans une rivière qui en provenait, dans l'espoir de retrouver la source de toute pureté.

L'eau était acheminée à l'intérieur depuis les réservoirs par des tuyaux en bois ou en ciment, mais l'utilisation de tuyaux en fer était interdite, car le fer avait la réputation de véhiculer l'impureté. Les bassins servant à l'immersion devaient contenir au moins 762 litres d'eau, quantité requise pour une immersion totale du corps.

L'eau s'écoulant dans le bassin ne pouvait être touchée par nul homme. Le nettoyage s'opérait simplement en changeant l'eau, en général une fois par semaine, car il était interdit de la désinfecter. Dans le village de Beregkövesd, on utilisait encore une technique archaïque de nettoyage à base de lait pour laver le bassin du mikvé.

« Les jours de la semaine nous nous lavions à la maison, dans un lavabo ou une bassine, mais le vendredi, nous allions au mikvé. Dans les petits villages, les hommes et les femmes se lavaient les uns à la suite des autres dans le même mikvé. Mais notre village était grand et notre mikvé aussi. Il se composait de deux grands bâtiments, un pour les hommes et un pour les femmes. Dans chacun se trouvaient quatre salles de nettoyage et un bassin. Nous allions tout d'abord dans les salles de nettoyage pour nous laver, puis nous nous immergions trois fois dans le bassin rituel. Le vendredi matin, le bassin était vidé et nettoyé avec du lait. Le rabbin veillait à la bonne marche des opérations, puis disait une bénédiction avant de remplir à nouveau le bassin. L'eau était chauffée au moyen d'une chaudière à bois placée directement dans le bassin et que l'on alimentait par une ouverture située au-dessus de ce dernier. J'allais au mikvé avec mon père et mon frère. »²

● **La balanite ou responsable du mikvé**

On appelait balanite la responsable du mikvé, qui veillait à ce que tout se déroule selon les règles. Elle s'assurait que les femmes étaient prêtes pour l'immersion, et vérifiait également que cette dernière soit cachère, c'est-à-dire réussie. Une telle charge impliquait de grandes responsabilités et représentait la fonction la plus importante qu'une femme pouvait occuper dans une culture régie et dominée par les hommes. La balanite devait être une femme de mérite, d'expérience, et en qui la communauté avait confiance, de sorte qu'il s'agissait souvent de la femme du rabbin. Quoique les femmes eussent à cette époque beaucoup de pudeur, elles devaient se déshabiller complètement dans le mikvé, enlever leur robe fermée, la perruque obligatoire pour les femmes orthodoxes, et se montrer nue devant la balanite. Le témoignage suivant permet de deviner les sentiments que devait éprouver une juive orthodoxe dans cette situation : « Il y a des femmes qui se sentent embarrassées, car elles doivent se montrer nues devant une autre personne. Seul mon mari peut me voir nue. C'est une chose très intime et le comportement de la surveillante est

² Témoignage de Jakab Hollander, recueilli par Ella Levickaja en 2003. Propriété de la Fondation Centropa.

important. Il faut qu'elle accompagne la femme avec bienveillance et lui apporte son soutien pour que tout se passe bien. »³

Le rôle de la balanite était donc complexe : elle surveillait le rituel, veillait à la propreté et encaissait également l'argent, car l'utilisation du mikvé était payante.

La période Niddah

Le fait qu'une femme soit rituellement pure ou impure était une question centrale qui régissait sa conduite dans la vie quotidienne. L'immersion de la femme par laquelle elle se purifiait n'était pas en relation avec des fêtes religieuses, mais avec la fécondité. Une femme commençait le rituel du mikvé la veille de son mariage, et s'y livrait jusqu'à la ménopause, ce qui fait qu'en règle générale, les femmes concernées avaient à l'époque de dix-huit à cinquante-cinq ans. Seules les femmes dont le mari était juif pouvaient aller au mikvé. Ne pouvaient y aller ni les femmes divorcées, ni les femmes enceintes (et ce, jusqu'au retour de leur cycle menstruel après l'accouchement). Une fête faisait toutefois exception : le Yom Kippour, ou Jour du grand pardon, à la veille duquel toutes les femmes juives pouvaient pénétrer dans le mikvé.

La vie conjugale des couples orthodoxes suivait un rythme particulier. On considérait que le corps de la femme se préparait chaque mois pour une période de fécondité, que la possibilité d'engendrer une nouvelle vie remplissait le corps de la femme de pureté et de bénédiction, mais qu'une fois cette période passée, un nouvel état d'impureté commençait. Cet état impur représentait dans la culture juive un péril pour la communauté et pour la famille. C'est la période *niddah* de la femme juive orthodoxe. *Niddah* signifiant en hébreu « séparée », fait référence à la « femme rituellement impure », mais aussi à sa « séparation », car pendant cette période, les époux sont physiquement séparés.

La loi Niddah du Talmud prescrit les comportements à adopter par les époux et précise la méthode de calcul de la période niddah. Elle distingue les saignements selon qu'ils sont dus à un accouchement ou à des règles périodiques. Selon la loi, il faut vérifier le saignement aux alentours du soir

³ Témoignage de Zs. S., recueilli par Szilvia Czingel en 2015.

du cinquième jour à partir du premier jour des règles, laver au moins les parties intimes du corps, enfiler des dessous propres, et changer les draps du lit. Les époux dormaient séparément pendant toute la période niddah, c'est à dire depuis le commencement des règles jusqu'à l'immersion dans le mikvé. La femme étant dans un état impur, tout contact physique avec elle était prohibé. Si le mari demandait par exemple un verre d'eau à sa femme, elle ne pouvait pas le lui donner en main, mais devait le déposer de sorte que son époux ne le prenne qu'une fois qu'elle l'aurait lâché. Dans la mesure où quiconque touche une femme niddah est censé participer de son impureté, cette dernière est perçue comme un danger pour la communauté.

Après la purification du corps souillé par le sang, le rituel de l'immersion restaure en outre la pureté de la femme sur le plan spirituel. La source de la pureté (en hébreux : *tahara*) est la vie, l'impureté (*touma*) représentant la mort. Les femmes comptaient cinq jours à partir du premier jour de leurs règles, puis devaient se laver au coucher du soleil et vérifier si la menstruation était bien finie. Si oui, elles pouvaient commencer le décompte des sept jours de purification. Le septième jour était le jour du mikvé. Dans certaines communautés, la vérification de l'arrêt du saignement était très stricte, et la femme devait le prouver à la balanite au moyen d'un tissu en coton. Le témoignage suivant explique la manière selon laquelle il convenait de procéder : « Il fallait mettre un tissu en coton au cinquième jour, avant le coucher du soleil, le laisser jusqu'à ce qu'il ait absorbé le reste du sang et l'enlever à l'apparition des premières étoiles. Il fallait répéter cela sept jours durant. Si la femme n'était pas sûre d'être prête pour l'immersion, elle faisait mander le tissu au rabbin ou à sa femme par son mari, et suivait leur avis. »⁴

De la préparation jusqu'à l'immersion

Au septième jour après l'arrêt des règles, la femme allait voir la responsable du mikvé, la balanite, qui lui indiquait l'heure à laquelle aurait lieu son immersion – toujours après la tombée de la nuit.

La femme arrivait seule devant la porte du mikvé, et seul son mari était averti de son départ. Elle frappait ou sonnait et se glissait discrètement à

⁴ Témoignage de Zs. S., recueilli par Szilvia Czingel en 2015.

l'intérieur. La discrétion totale qui entourait toute la période séparant son départ de la maison de son retour revêtait une grande importance. Une préparation physique et spirituelle précédait l'immersion dans le mikvé.

Préparation physique

Avant l'immersion, la femme devait procéder à un nettoyage minutieux de son corps. Cette toilette est appelée *chafifa* en judéo-hongrois (de l'hébreu *hafifah*, bain préalable), et il était permis de la faire à la maison, mais à l'époque de l'entre-deux-guerres, à la campagne, il n'existait pas de salles de bain dans les maisons. C'était un luxe réservé à la bourgeoisie urbaine. Le bain préalable se faisait donc au mikvé, où l'on trouvait des salles de bain avec baignoires.

Il s'agissait d'un nettoyage du corps en profondeur. Le but était de débarrasser le corps entier de toute impureté et de le rendre le plus propre possible. La femme se trempait dans l'eau pendant au moins une heure, se lavait et se frottait pour enlever toute peau morte, y compris les durillons sur les pieds. Elle prenait soin de nettoyer tous ses orifices : nombril, narines, oreilles, et, si elle portait des boucles d'oreilles, même les trous pratiqués dans ses lobes. Elle se coupait les ongles, qu'elle avait aussi soin de récurer, lavait ses cheveux et les démêlait pour faire disparaître tous les nœuds.

Les femmes orthodoxes portaient une perruque, car la chevelure féminine était perçue comme un symbole de la tentation et du désir sexuel. Le crâne des femmes de la communauté hassidique⁵ était même rasé. Les autres femmes orthodoxes portaient les cheveux courts. Pour l'immersion, il convenait d'ôter la perruque, ainsi naturellement que tous les bijoux.

Il leur fallait également se laver les dents, en ayant soin de les débarrasser de tout reste de nourriture. Le jour du mikvé, certaines femmes évitaient de manger de la viande, dont les fibres risquaient de se coincer entre leurs dents.

⁵ Le hassidisme est un mouvement de renouveau religieux juif, fondé au 18^{ème} siècle en Europe de l'Est.

Vérification par la balanite

Après le nettoyage, la surveillante examinait la femme de la tête aux pieds. Le but de l'immersion était que l'eau touche toutes les parties du corps. Aucune substance (peau morte, cheveux collés à la peau...) ne devait faire barrière entre le corps et l'eau. La surveillante enlevait les cheveux collés à la peau, et il lui arrivait de renvoyer une femme poursuivre sa toilette lorsqu'elle trouvait qu'elle n'avait pas été correctement effectuée. Plus rarement, elle vérifiait en outre que le saignement avait bien pris fin.

Une fois que la balanite avait fini toutes les vérifications et que la femme était prête pour l'immersion, on prononçait une prière en hébreu.

Déroulement de l'immersion

Plusieurs femmes pouvaient pratiquer l'immersion le même soir, mais elles ne devaient pas se croiser. Elles attendaient leur tour seules dans une salle d'attente, où la balanite venait les chercher. Pour l'immersion elle-même, la femme entraînait seule dans le bassin en descendant quelques marches. La balanite restait à côté et s'assurait que l'immersion se déroulait conformément à la règle. La balanite ne pouvait pas toucher la femme pendant l'immersion, et cette dernière devait s'immerger complètement par trois fois. Elle ne devait toucher ni les parois du bassin, ni son fond. Pendant l'immersion, elle devait écarter légèrement les bras, ainsi que les orteils et les doigts. Celles qui y parvenaient ouvraient même les yeux, de manière à ce que l'eau accède à toutes les parties de leurs corps. Il fallait rester une seconde sous l'eau, puis se relever et s'immerger à nouveau. Si l'immersion n'était pas bien faite, il fallait recommencer. Après trois immersions satisfaisantes, la surveillante achevait le rituel en prononçant trois fois le mot *cachère*.

Comment les femmes vivaient-elles l'expérience du Mikvé?

Le rituel du mikvé constituait une obligation pour les femmes orthodoxes. Les témoignages recueillis montrent qu'elle fut vécue de manière très contrastée. Celles qui le vivaient mal mettaient en avant certains aspects humiliants du rituel, comme la nudité devant une autre personne, fût-ce

une femme, et la vérification du saignement. Beaucoup trouvaient aussi le rituel trop compliqué, trop réglementé ou trop long.

A beaucoup de femmes, cependant, le rituel du mikvé offrait une sorte de plénitude. Le jour du mikvé, elles pouvaient se soustraire à leurs tâches ménagères quotidiennes durant quelques heures, et consacrer un moment à ne s'occuper que d'elles-mêmes, ce qui représentait à l'époque un luxe que les autres femmes ne pouvaient guère s'offrir.

Mais tous les témoignages s'accordent sur un point : le rituel du mikvé aidait à préserver l'union conjugale. Quand une femme et un homme ne pouvaient avoir de relations charnelles pendant deux semaines, le désir était au plus fort. Et à la prescription (*mitzvah*) d'abstention pendant deux semaines succédait une obligation de commerce sexuel après l'immersion.

La femme et l'homme se préparaient pour cette période. Depuis la fin des règles, ils comptaient ensemble les sept jours qui les séparaient du mikvé.

L'usage du mikvé pour les hommes

L'usage du mikvé pour les hommes était très différent. Si le rituel lié à l'eau et à son sens purificateur revêtait pour eux aussi une grande importance, il ne comportait cependant pas de règles aussi complexes que pour les femmes.

C'est la communauté hassidique qui utilisait le plus régulièrement le bain. Un hassid se lavait tous les jours avant la prière. S'il n'y avait pas de mikvé dans son village, il pouvait pratiquer l'immersion dans une eau naturelle : rivière ou lac. L'homme se purifiait aussi avant d'accomplir certaines de ses tâches religieuses. C'était par exemple le cas du copiste de la Torah, qui avant de commencer son travail devait se purifier en se lavant dans le mikvé. Contrairement aux femmes, les hommes pouvaient aller au mikvé à partir de l'âge de treize ans, et continuer à le faire jusqu'à la fin de leur vie. Un homme orthodoxe pouvait aller au bain tous les jours s'il le souhaitait, mais il lui incombait de le faire au moins le vendredi, veille du shabbat, à la veille de son mariage, et les jours de fête. Lorsqu'un membre important de la communauté mourait, par exemple un grand rabbin, on immergeait son corps.

L'immersion des hommes dans l'eau du mikvé n'était pas accompagnée par un rituel aussi long et complexe que celle des femmes, car le corps de l'homme n'était pour sa part pas perçu comme une source de danger lié à l'impureté. L'immersion n'impliquait pas d'enjeu de ce type, et constituait plutôt un usage et une tradition qu'un commandement. L'un des témoignages raconte les premiers souvenirs d'un garçon dans un Mikvé de Beregkövesd (village se trouvant aujourd'hui en Ukraine) : « Avant le départ, ma mère nous lavait dans un bac. Arrivés au mikvé, nous devons à nouveau nous laver dans la salle de bain. Un responsable du mikvé surveillait la propreté et l'ordre. Il vérifiait si nous étions propres avant de nous immerger dans le bassin. »⁶

En fait, depuis la destruction du Temple de Jérusalem par les armées romaines de Titus (en 70 après J.-C.), il n'existe plus de réglementation quant à l'usage du mikvé par les hommes. L'interprétation de la pureté et de l'impureté durant l'époque biblique était étroitement liée au Sanctuaire. Chaque homme devait se laver avant de franchir le seuil du Sanctuaire, car la sainteté ne pouvait être associée à aucune impureté.

Le mikvé et la prostitution

Le caractère obligatoire de l'utilisation du mikvé soulève de nombreuses questions, que les témoignages recueillis reflètent bien. La religion peut-elle intervenir à ce point dans la vie intime? De nombreuses femmes, même si elles acceptaient de parler du mikvé, mettaient en avant son rôle religieux, et n'évoquaient guère ce qui se passait réellement à l'intérieur. En revanche, elles ont souvent déclaré qu'elles essayaient de dissuader leur mari de leur imposer cette obligation, car elles vivaient cette situation comme une atteinte à leur pudeur, une honte du même type que le rasage de leur crâne. Mais un autre sujet est régulièrement évoqué dans les témoignages : la vie sexuelle des hommes pendant la période niddah.

Bien que le mikvé ait joué un rôle important dans la préservation de l'intégrité de l'union conjugale, beaucoup d'hommes juifs, notamment parmi les non-orthodoxes, fréquentaient les maisons closes pendant les

⁶ Témoignage de Jakab Hollander recueilli par Ella Levickaja en 2015. Propriété de la Fondation Centropa.

deux semaines de la période niddah, et beaucoup de femmes craignaient que leurs maris ne cherchent à apaiser leur désir sexuel hors des liens du mariage. Le témoignage d'une femme de Máramarossziget (aujourd'hui Sighetu Marmăției, en Roumanie) explique bien les raisons de cette crainte : « On m'a souvent demandé pourquoi les hommes juifs fréquentaient les prostituées. Je leur ai répondu : vous ne connaissez pas la religion juive. Les hommes, surtout les jeunes, ne veulent pas attendre tous les mois jusqu'à ce que leur femme soit cachère (pure). S'ils trouvent une autre femme, ils ne vont pas dire non, et ils vont même chercher les occasions. Ce n'est pas un péché. Il y avait donc des femmes qui les prenaient avec elles. Leur seule crainte était de ramener des maladies dans leurs familles. Notre ville de Máramarossziget avait elle aussi une maison close. Elle avait une bonne réputation, celle d'un lieu où les hommes n'avaient pas à craindre les maladies. Moyennant finances, ils pouvaient s'amuser, danser et faire tout ce qu'ils voulaient. »⁷

Nettoyage des ustensiles

Le mikvé jouait même un rôle dans l'entretien du ménage des familles orthodoxes. Tous les nouveaux ustensiles devaient être trempés dans le mikvé avant leur première utilisation. Un ménage orthodoxe ne pouvait être cachère que si les ustensiles étaient ainsi soumis au rituel de pureté. Faute de mikvé à proximité, le rituel était accompli avec de l'eau naturelle.

Les familles orthodoxes amenaient leurs nouveaux ustensiles au mikvé, ainsi que les ustensiles utilisés pendant la Pâque juive (*Pessah*), pour les soumettre au processus de purification des outils nommé *tévilat kelim*. L'immersion des ustensiles était accompagnée d'une bénédiction. Un témoignage provenant de la ville de Sátoraljaújhely décrit le rituel : « Le mikvé était loin, mais on pouvait aller faire le *tévilat kelim* dans la rivière Ronyva. Le *tévilat kelim* consistait à immerger chaque ustensile nouveau dans l'eau de la rivière, ou dans une autre eau naturelle, comme l'eau de pluie, pendant qu'une bénédiction était dite. »⁸

⁷ Témoignage de Golda Salmon recueilli par Emőke Major en 2004–2005. Propriété de la Fondation Centropa.

⁸ Témoignage de D. J., recueilli par Anita Márton. Propriété de la Fondation Centropa.

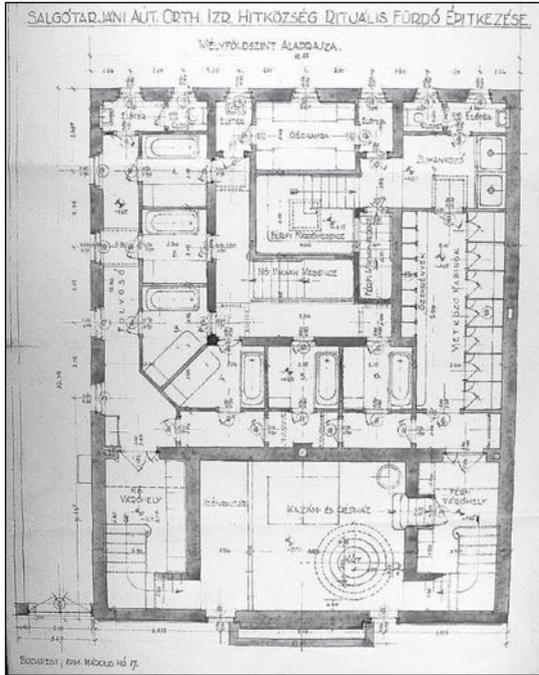
Conclusion

Le mikvé est la plus importante des institutions juives orthodoxes. Sans mikvé, une communauté juive religieuse ne peut accomplir ses rites. La purification rituelle n'est possible que dans une eau naturelle, qui symbolise celle du Jardin d'Eden biblique. Même si le mikvé a une signification différente pour les hommes et pour les femmes, le sens profond de l'immersion dans son bassin réside dans la purification totale, tant corporelle que spirituelle.

Tous les mikvés de Hongrie ont disparu durant l'Holocauste, à l'exception d'un seul, qui est toujours en fonction.

Bibliographie

- BRAHAM, Randolph L.
1997 *A népirtás politikája: a holocaust Magyarországon*. Belvárosi Kvk., Budapest
- DOUGLAS, Mary
1966 *Purity and Danger*. Routledge Edition, London
- KAPLAN, Aryeh
1993 *Waters of Eden: The Mystery of the Mikvah*. Mesorah Publications, New York
- KOMORÓCZY Géza
2012 *A zsidók története Magyarországon*. Kalligram Kiadó, Pozsony
- POLAK SHAM, Varda
2013 *Mikve, a titkok háza*. Studium Kiadó, Budapest



1. Plan du mikvé de Salgótarján en 1930.
Source: Archives de la ville de Salgótarján



2. Le dernier mikvé de Budapest toujours en usage. Source: Frojimovics Kinga – Komoróczy Géza – Pusztai Viktória – Strbik Andrea 1995.